

Le Tigre déconfiné

Le magazine du Comité de l'Histoire du Lycée Clemenceau de Nantes

Numéro 64 - Le 11 avril 2025

Georges Ascoli (1882-1944) Lettres et le Néant

par Jean-Louis Liters

Georges Ascoli est oublié à Nantes et pourtant ce jeune et brillant professeur de lettres du lycée eut une carrière universitaire des plus riches, vouée à la littérature, avant de sombrer sous le joug nazi.

Un grand merci à sa petite fille, Béatrice Hérold, avec qui nous avons échangé à la veille de la publication de ce texte et qui nous autorise la reproduction de trois belles photographies.

Responsable de la publication : jeanlouis.liters@gmail.com

Georges Ascoli
Au Lycée de Nantes
1912-1913



Georges Ascoli
(1882-1944)
Lettres et le Néant

Le 3 octobre 1911, un trentenaire faisait son entrée, comme professeur de lettres, dans une des classes de Seconde du Lycée de Nantes : Georges Ascoli, né le 14 juin 1882 à Paris 18ème, marié et père d'un tout jeune enfant.

Ancien élève du Lycée Rollin (l'actuel Lycée Jacques Decour), ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, Georges Ascoli a été reçu 14ème à l'agrégation de Lettres en 1907. En 1907-1908 il bénéficia d'une bourse d'études en Angleterre et séjourna à Oxford. Puis il enseigna en classe de Première au Lycée d'Alès (Gard) (1908-1909) et au Lycée de Toulon (Var) (1909-1911).

Ses collègues du Lycée de Nantes avaient-ils connaissance de son article, donné en 1906 à *La Revue de synthèse historique* intitulé *Essai sur l'histoire des idées féministes en France du XVIIe siècle à la Révolution* qui contient notamment un chapitre consacré à « la question de l'éducation des femmes » ? Cet article figure en bonne place dans les bibliographies des études féministes contemporaines.

La part des Lettres dans la vie moderne

Tout nouveau professeur à Nantes, Georges Ascoli fut chargé de prononcer le discours de distribution des prix, le 20 juillet 1912.. Il choisit pour sujet et pour titre : « Sur la part des Lettres dans la vie moderne ».

Il se fait le défenseur des Lettres dans un monde mal préparé à l'entendre : « Leur glorification, de nos jours, peut paraître singulière, à coup sûr audacieuse : ne sont-elles pas tombées dans le décri ? Dire : les lettres, c'est dire : des mots; et ce qu'on veut ce sont des choses, ce sont des faits. La littérature n'est qu'une viande creuse qui satisfait mal les dents longues et voraces, les robustes appétits d'aujourd'hui. »

Six pages plus loin, il termine sa péroraison : « Aimer les Lettres, nourricières et éducatrices, ce sera donc en une mesure remplir notre rôle de citoyen, notre rôle d'homme. »

Il y a là l'énoncé d'un beau programme de vie ! Il l'appliquera à lui-même et le respectera tout au long de son existence.

Jean Bellemère (connu comme auteur sous le nom de Jean Sarment), Jacques Vaché, Pierre Bissérié et les autres de la future bande des Sârs, alors en Seconde ou en Première, ont entendu ce discours !



Lycée de Nantes

Le corps professoral autour du Proviseur Jean Barou en 1912-1913

Georges Ascoli est au 3ème rang, le 3ème en partant de la droite.

Archives du Lycée Clemenceau

Paul Cosmi (1898-1972), qui a été élève du lycée avant d'exercer comme professeur d'histoire, a laissé un récit du Lycée de Nantes sous les proviseurs Follioley, de Caumont et Barou. Il écrit notamment :

« L'année scolaire 1913-14, j'ai été élève en classe de Seconde B de Georges Ascoli, au visage joufflu barré d'une légère moustache, à la fois affable et distant, se dandinant pendant ses cours qu'il dirigeait éloquent et érudit. Ses cours de littérature, le samedi après-midi de chaque semaine ont marqué ses élèves d'une empreinte ineffaçable. Un témoignage à rendre à ce Maître estimable et estimé, agnostique né d'une famille israélite: le respect mêlé d'infinie délicatesse qu'il professait pour les valeurs spirituelles. Il nous faisait apprendre par coeur, après l'avoir finement analysé le beau poème de Lamartine *L'Immortalié*. Sévère au jansénisme, doctrine de désespérance et d'injustice pour employer les termes par lesquels, il estimait devoir la qualifier. »

Presque « sans famille »

Georges Abraham Ascoli n'a pas connu ses grands parents paternels décédés en 1883 et 1884. Le grand-père, Ephraïm Ascoli avait été fabricant de chandelles à Epernay (Marne) puis fabricant de fleurs artificielles à Paris. Georges n'a pas non plus connu ses grands parents maternels.

Quant à son père, Joseph Ascoli, lui aussi fabricant de fleurs artificielles puis commis d'agent de change, il décéda en 1896 (Georges avait 14 ans). Georges perdit aussi deux oncles paternels en 1901. Seule la mère de Georges, Lucie Schück (1854-1923), a vécu assez longtemps.

Les parents de Georges ont été naturalisés en 1890 : Joseph était de père anglais et Lucie était de parents suédois.

Georges avait un frère aîné, Marcel Ephraïm Ascoli, qui comme lui fit de belles études. Mais Marcel était lui un scientifique. Elève de l'ENS (Science), agrégé de physique (1er), il devint préparateur adjoint à la Sorbonne. Mais il décéda de maladie le 19 septembre 1904 à Royan (Charente-Maritime); il avait 27 ans et était célibataire.

Georges se constitua une autre famille en épousant en septembre 1910 à Toulon, là où il enseignait, la fille d'un juge au tribunal, Marianne Greif, née le 20 avril 1891 à Constantine (Algérie). Le beau-père de Georges, Francisque Greif (1859-1934), né à Bucarest (Roumanie), naturalisé français en 1885, a notamment été substitut du procureur de la République à Saint-Nazaire (1891-1894) puis à Nantes (1894-1906). Il a terminé conseiller à la Cour d'appel de Nîmes.

Georges et Marianne eurent trois fils : Marcel né à Toulon en 1911, Pierre né à Toulon en 1916 et René né en 1924 à Sèvres (Hauts de Seine).

A Nantes Georges et les siens habitaient au 77 boulevard de la Colinière. Le chemin de Sainte-Luce, où le boulevard aboutissait, constituait alors la limite de Nantes.

Un officier courageux

En juillet 1914, Georges Ascoli est nommé professeur de lettres en classe de Première. Mais il est mobilisé le 2 août 1914 et sera « aux Armées contre l'Allemagne » jusqu'au 27 mars 1919.

Jusqu'ici sous-officier de réserve, il devient lieutenant au 312ème RI (1914-17), chef de section porte-drapeau puis commandant de compagnie; capitaine adjudant-major au 340ème RI (1917-18); chef de bataillon au 112ème RI (1918).

Il a été blessé trois fois :

- * Blessé à la cuisse gauche le 13 avril 1915 par un éclat d'obus devant Saint-Mihiel (Meuse).
- * Blessé et yperité au cou le 24 avril 1918 devant le village de Castel (Somme).
- * Blessé par éclat d'obus à la fesse droite le 12 juin 1918 au bois de Caumont (Oise).

Son courage lui a valu quatre citations, sans compter celle accompagnant sa Légion d'honneur à titre militaire en 1918.

A l'Ordre de la 65ème Division d'Infanterie le 4 mai 1915 : « Blessé à son poste de commandement dans une tranchée en voulant assurer la surveillance de sa troupe pendant un bombardement. Commandant de compagnie d'un dévouement sans bornes, courageux, très énergique. »

A l'Ordre de la 129ème Brigade le 22 juin 1916 : "Commandant de compagnie d'une bravoure à toute épreuve. Aux combats du Mort-Homme a exposé sa vie sans compter en parcourant constamment sa tranchée soumise à un violent bombardement pour donner à ses hommes l'exemple du devoir. »

A l'Ordre du 31ème Corps d'Armée le 12 juillet 1916 : « La 24ème compagnie du 312ème RI, sous les ordres du Capitaine Ascoli, s'est distinguée au cours des combats des 15, 16,17 et 18 juin, chargée le 26 juin d'une contre attaque a repris et gardé après une action violente et malgré des pertes très sérieuses des éléments de tranchées que l'ennemi était parvenu à occuper. »

A l'Ordre du 31ème Corps d'Armée le 6 Mai 1918 : « Officier d'un courage et d'une activité au-dessus de tout éloge. Quoique intoxiqué et légèrement blessé a refusé d'être évacué. A fait preuve le 24 avril 1918, au moment d'une attaque ennemie, d'un mépris absolu du danger, donnant à tous une haute conception du devoir. »

Ces citations sont ici citées in extenso en raison du sort qui sera réservé à Georges Ascoli lors de la Seconde Guerre mondiale.

Un bref retour au Lycée devenu Clemenceau

Démobilisé en mars 1919, de retour au lycée il enseigne pendant quelques mois en classe de Première. C'est à nouveau à lui qu'est confié le soin de prononcer le discours de distribution des Prix.

Le samedi 12 juillet 1919, au théâtre Graslin, la musique du 65ème RI interprète *La Marseillaise* à l'entrée des autorités civiles et militaires sur la scène. Revenu du front avec le grade de capitaine, Georges Ascoli se livre dans son discours d'usage à une longue glorification du « Poilu » qu'il termine ainsi :

« Tel fut le poilu pendant la guerre, tel il vient reprendre sa place dans la cité.... Il aura quelquefois le mot dur, le geste rude. Il a souffert, qu'on lui pardonne. C'est à vous, jeunes gens, en qui il met tout son espoir, c'est à vous d'accepter ses conseils bourrus, de dégager, d'adopter et de défendre ses idées. Entourez-le d'estime, mieux encore, de votre affection... Imitez-le enfin : son attitude, noble dans la guerre, est, en toute circonstance, la plus digne, la plus humaine. « J'ai beaucoup donné et j'ai peu reçu » voici ce qu'a le droit de dire le poilu, mélancoliquement mais non sans orgueil. Méditez ces simples paroles mes amis ».

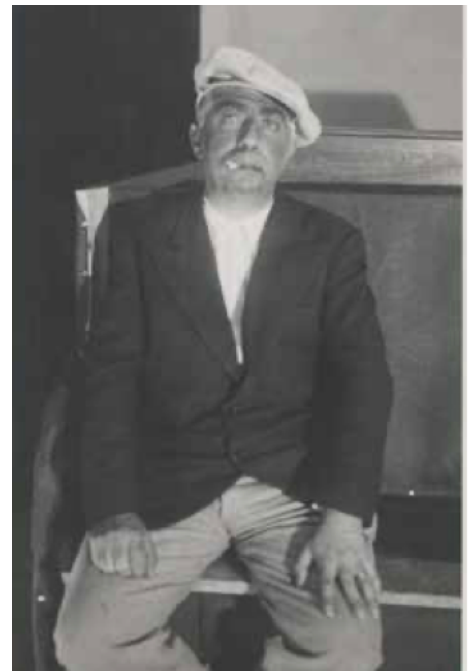
Il n'aura pas eu le loisir de mesurer localement l'effet de ses paroles car il a quitté Nantes pour Lille à la fin 1919. Léon Legras lui succéda en Lettres en Première.

Une belle carrière universitaire

Durant les années 1920, Georges Ascoli est chargé de cours de littérature française à la Faculté des lettres de Lille. La famille habite alors Lille.

Durant la même période, nous précise Béatrice Hérold, « il prépare sa thèse de doctorat, consacrée à "La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVIIe siècle", ainsi que sa thèse complémentaire, consistant en une édition scientifique du *Zadig* de Voltaire. Ces travaux sont accompagnés d'une recherche supplémentaire sur "la Grande-Bretagne devant l'opinion française de la Guerre de cent ans à la fin du XVIe siècle". La soutenance a lieu le 5 avril 1930 ; la réception de la thèse est élogieuse, considérée comme "un événement" par ses pairs. Il devient maître de conférences à la Faculté des Lettres de Paris dès la rentrée 1930, puis professeur sans chaire en 1931 et professeur d'histoire littéraire du XIXe siècle français à compter de 1935 ». En 1937, il devient directeur d'études à l'Institut de langue et littératures françaises. Voyages et missions à l'étranger, publications et contributions à de nombreuses revues, responsabilités diverses meublent l'existence de cet universitaire.

Il faut ici citer la part prise par Georges Ascoli à la direction de la section moderne du groupe théâtral de la Sorbonne, constituée en 1933 à l'initiative de Félix Gaiffe, lui aussi professeur de littérature. A la mort prématurée, en 1934, de Gaiffe, son collègue et ami Ascoli continua son oeuvre et prit les rênes du dorénavant Groupe théâtral Félix Gaiffe. Chaque année des pièces furent montées, en rapport avec les textes étudiés dans les amphis de la Faculté. Georges Ascoli interpréta lui-même certains rôles.



1937 Middlebury Collège (Etats-Unis), Georges Ascoli dans le *Georges Dandin* de Molière et Georges Ascoli dans *Un client sérieux* de Courteline

La « chaire Victor Hugo »

En 1922, un comité s'était constitué, sous la présidence d'honneur du président Raymond Poincaré et sous la présidence effective du recteur de l'académie de Paris, afin de créer à la Sorbonne une chaire consacrée à l'étude de la vie, de l'œuvre et de l'influence de Victor Hugo. Une « fondation Victor-Hugo » est mise en place à cette fin.

L'enseignement de Victor Hugo fut alors donné, d'abord par le poète Fernand Gregh (suppléant pendant un an du titulaire désigné, le professeur André Le Breton (1860-1931), en mission à l'étranger), puis par André Le Breton lui-même, par le poète Maurice Levaillant (1883-1961), et enfin à partir de 1929 par Georges Ascoli. Le cours fut interrompu par la déclaration de guerre et l'occupation. Il ne fut pas repris à la Libération.

Les cours d'Ascoli n'ont pas été édités. On connaît toutefois les thèmes abordés : Ascoli a parlé, en 1929-1930, de Hugo et Shakespeare; en 1930-1931, des *Misérables*; en 1931-1932, des recueils lyriques des *Odes aux Chants du crépuscule*; en 1932-1933, des recueils lyriques des *Voix intérieures aux Contemplations*; en 1935-1936, de Victor Hugo et le théâtre (ce cours fut radiodiffusé).

Par contre la conférence inaugurale de l'année 1934-1935 a été publiée par la Fondation Victor Hugo sous le titre *Réponse à quelques détracteurs de Victor Hugo*.

Victor Hugo est dans certains milieux politico-littéraires d'extrême droite, sous fond d'antisémitisme, une figure détestée. Ainsi l'essayiste Georges Batault (1887-1963), dans son pamphlet édité en 1934, intitulé *Le Pontife de la démagogie, Victor Hugo*, attaque les origines supposées juives de la pensée démocratique de Hugo. Par ailleurs la chaire et le cours sont accusés d'être une manoeuvre d'Etat voulue par les Loges et la Ligue des droits de l'homme. Les attaques racistes de Batault visent aussi le titulaire du cours Victor Hugo puisque Georges Ascoli est lui-même juif.

Déporté et supplicié

Fait officier de la Légion d'honneur en 1933, Georges Ascoli fut maintenu dans les cadres de la réserve à sa demande, malgré une invalidité partielle. Il fut promu lieutenant-colonel en 1940.

On trouve sur le site de l'association française de l'Université de Tel-Aviv les informations suivantes données lors d'un colloque (date incertaine / après 2014) par le Dr Galit Haddad du Centre Goldstein-Goren :

« En 1939, âgé de 53 ans, il (*Georges Ascoli*) endosse à nouveau l'uniforme. Fait prisonnier à la veille de l'armistice (*le 17 juin 1940*), il est interné à Nuremberg (*à l'Oflag XIII*). Protégé à l'instar de ses camarades non juifs, par la Convention de Genève, il fonde l'université de captivité dont il est recteur au début, mais, cible de certains prisonniers français, il en est rapidement éjecté. Il forme alors autour de lui un cercle académique rassemblant des anciens normaliens et universitaires. Dénoncé, et suspecté d'être gaulliste, il se retrouve interné dans un baraquement réservé aux juifs.

Libéré en août 1941, à titre d'ancien combattant de la Grande Guerre, il apprend que son deuxième fils est fait prisonnier de guerre, et ne retrouve plus son poste à la Sorbonne puisque son statut de juif lui interdit d'exercer son métier dans l'Éducation Nationale.

Invité par le Maire de Sèvres, à l'automne 1943, à titre de Président de l'Association locale des anciens combattants, il est dénoncé, arrêté par la Gestapo et transféré à Drancy avec sa femme, puis déporté à Auschwitz le 10 mars 44. »

Les trois fils de Georges et de Marianne ont échappé à la Shoah.

Marcel, diplômé de l'École technique de photographie et de cinématographie de la rue de Vaugirard à Paris a exercé au sein des établissements Pierre Angénieux. Il est décédé le 21 avril 1973 à Antony (Hauts-de-Seine).

Pierre est devenu médecin généraliste. Il est décédé le 10 novembre 2008 à Sèvres (Hauts-de-Seine).

René a été directeur commercial. Il est décédé le 29 décembre 2005 à Grigny (Essonne).



**Georges, Marianne et leurs trois fils à Sèvres
Archives privées de Béatrice Héroid**

Georges Ascoli oublié partout ? Pas vraiment ! Il se trouve que début avril 2025 la Ville de Sèvres et son service des archives a rendu un « Hommage à Georges et Marianne Ascoli » à l'occasion de la Journée nationale du souvenir des victimes de la déportation et du 80^{ème} anniversaire de la découverte des camps d'extermination.

Il est précisé sur le site SEVRES.FR : « Georges et Marianne Ascoli, arrêtés par la Gestapo à Sèvres le 21 février 1944, internés à Drancy, déportés par le convoi n°69 du 7 mars et assassinés à leur arrivée à Auschwitz-Birkenau le 12 mars 1944. »

Jean-Louis Liters